

## LA POSTURE DE L'ICEBERG

En un temps reculé, indéfini, je faisais partie d'un tout. Rien ne laissait présager la rupture à venir. D'un tout immensément lumineux, blanc, vierge et rassurant je suis devenu **bloc**. D'un tout, formellement uni, étincelant, inaccessible et silencieux je suis devenu part flottante.

J'ai quitté ma mère, la banquise.

J'ai quitté ma mère, la banquise.

Pour m'offrir à la lumière du monde.

Pour apprendre l'exil.

Pour me heurter aux joies de l'horizon.

Pour découvrir, Ce que je suis.

Goûter aux vagues, gémir aux vents, me justifier puis oublier.

Pour vivre le manque, l'appel du large.

Vivre l'oubli et pressentir.

Qu'en un temps, indéfini, je serai à nouveau,

Ce que je suis.

- Qui es-tu ?

Question qui a elle seule pourrait résumer, en magnificence, tout l'enseignement de Swâmi Prajnânpad, maître hindou. Question que l'on se pose ou bien refuse. « Qui es-tu ? » Question que l'on occulte, ou bien défie. Je suis ce que je suis. Je suis madame unetelle, ou monsieur untel. Je suis celle qui a fait cela, qui a vécu ceci. Je suis celui que vous reconnaissez. Je suis tout cela mais aussi. Mais, aussi...

Mais qui suis-je donc ? Puis-je prétendre sincèrement, avec contentement, répondre à cette question ? Il suffit d'en faire la simple expérience, humblement, pour se rendre compte qu'il **est** impossible d'en donner réponse. On ne peut que s'en imprégner et vivre la résultante intérieure de cette interrogation. Se mettre en question, et le reconnaître. Être en état d'interrogation, ouvert, en boucle ouverte telle sa prononciation ou même sa ponctuation. Se laisser soulever par les bourrasques, virevolter, cristallin. Se laisser goûter au(x) vague(s)...

Cet état n'est plus vraiment dès qu'il se définit, se met en mots. Il n'est que suspension, silence, suggestion, étrangeté. Indicible plus qu'indéfinissable. Seules peut-être quelques inventions poétiques, ou créations de langage, ou même encore de sons, de vibrations peuvent partiellement le rendre communicable. Nous le savons, le mot ou la représentation n'est pas la chose ; les surréalistes se sont même amusés à nous le montrer : « ceci n'est pas une pipe ». Le mot n'est pas la chose.

- Es-tu de glace ?

« Ceci n'est pas un homme ». Cette négation est lumineuse. Le **mot** n'est pas l'état. La réponse n'est pas la réponse à la question. Cependant nous pouvons considérer le mot, les mots organisés en langage, comme un magnifique artifice pour se substituer à la réalité. Un artifice qui nous en éloigne mais nous propose un mode de relation avec celui-ci ; un mode avec ses contraintes, ses limites, ses formes, mais aussi avec ses merveilles et inventions. Et puisque la **forme** ne peut évidemment pas être informe, informelle, elle ne peut aucunement prétendre à être : Cela, ou le Tout. Elle peut par contre nous relier à... Mais d'où vient-elle ? Quels sont ces sons et formes qui prennent vie sur nos pages et dans nos gorges ? D'où vient leur puissance ? Quel est leur fabuleux pouvoir de captiver notre attention ? D'éveiller notre conscience ? Les mots, le Verbe plus compagnons que définisseurs d'homme.

- J'ouvre la bouche, un son jaillit.
- Tu connais le verbe.
- Je frissonne.
- Tu vibres.

J'utilise alors le verbe et écris. J'écris comme je respire. Le souffle envahit l'Être, submerge nos personnes. J'inspire les mots, je m'en remplis. Je les capture plus ou moins innocemment, leur offre l'hospitalité. Une rétention (*antara kumbhaka*) de durée variable selon je ne sais quelle nécessité, dans l'ancre de mon corps. Qui imprègne qui? Qui humecte qui? Je les sens installés, tour à tour flottant dans ma boîte crânienne ou voyageant dans d'autres parcelles intérieures. Puis vient l'expiration, temps d'expression. Là où l'imprégnation et le flux supplantent la préméditation. Je ne prédis pas ce que je vais dire. Je m'applique juste à préserver «l'incubation» avant l'éclosion. Je dis, j'écris, et ceci accompli, vient un autre temps: silencieux. Vide et silencieux comme (*bahya kumbhaka*), la suspension du Souffle poumons vides.

Ainsi je découvre ce que le monde a à me dire en découvrant comment je le dis. Ainsi je découvre le monde en lisant les mots, les miens ou ceux des autres. J'accueille, hume, inspire les phrasés et me laisse imprégner. Tel l'iceberg laisse, en ses multiples crevasses, le vent jouer ses tumultueuses et étranges mélodies. Les mots, jaillissement sonores, et le Verbe deviennent alors **créateurs** de sens et d'états intérieurs. Ils deviennent éveilleurs ou révélateurs, comme certains bains chimiques révèlent des images capturées. Ils éveillent des savoirs que nous portons parfois, me semble-t-il, ils nous éclairent et nous signifient. Leur expression fait sens, comme peut-être l'expiration donne sens. Ne dit-on pas communément que «mourir donne un sens à la vie». L'«expression» vibrante, expirante manifeste. La vibration manifeste la Vie.

Les mots, je les reconnais donc comme porteurs de sens mais également comme vibrations particulières, et de ces deux données, je ne sais quelle est celle qui a le plus fort impact. Sans connaissances linguistiques approfondies, qui nécessitent, j'en suis convaincue, des années et des années d'étude (voir sur plusieurs générations, tant le sujet me semble riche et vaste), il nous est possible d'expérimenter cela. L'impact sensible d'un mot, d'un phrasé, d'un son... Au-delà même du signifié. **S'impose** cependant une profonde écoute, une sensibilité épanouie. Notre corps, tout notre être reçoit, vibre «avec», ce qui est entendu ou perçu. Cela est très évident à l'écoute de la musique, mais également à l'écoute des mots. Même dans une langue étrangère dont nous ne percevons pas le sens. Une alchimie complexe opère entre sens et son pour nous communiquer les choses. D'où ces états particuliers vécus à l'écoute ou lectures (particulièrement à l'oral) de certains textes. Je garde mémoire, dans ma chair, de mes premières lectures de la «Bhagavad Gîtâ», ou encore de «La symbolique du corps humain» d'Annick de Souza. Des lectures qui étonnement m'ont touchée au corps, au cœur davantage qu'à «l'esprit», la communication s'était établie dans un plan bien plus vaste que celui de l'intellect. À l'écrire je ressens encore aujourd'hui l'impact de ces textes. Pourtant de

nombreuses connaissances, références échappaient à mes capacités d'entendement. Je fus touchée par plus que le signifié. Il y a possiblement un parallèle avec un cours de yoga ; où la voix, les mots choisis et le phrasé du professeur induisent des résonances particulières chez l'élève. Ainsi l'ensemble devient « corps vibrant », en unisson ou harmonies plus ou moins abouties et parfois même en lien plus vaste avec...L'univers.

« Entre dans le centre du son spontané qui vibre comme le son continu d'une cascade ou, mettant les doigts dans les oreilles, entends le son des sons et atteins Brahman, l'immensité »<sup>1</sup>.

Entre dans le « OM », qui a lui seul, contient tous les sons, tous les mots, toutes les articulations et espaces ; « OM, l'impérissable son (qui) est la graine de toute création. »<sup>2</sup>, et goûte à la plénitude.

De tout temps l'homme a utilisé le verbe, a tenté de dire le monde, la Vie. Nous manions le Verbe, le langage et sa portée suggestive pour nous permettre d'éprouver, d'approuver ce qui est énoncé. Le langage tisse un monde sur le monde, bâti un pont subtil d'un espace à l'autre, de la réalité à l'inconnu, de l'un à l'autre. Il tente de nous révéler le monde, de nous le partager. Plus encore la poésie, les hymnes et louanges qui donnent à voir, sentir, qui invitent en frottements, zooms ou dérapages à tordre, épandre, dilater l'écoute pour mieux sanctifier le monde. Pour transgresser les lois du dicible et nous permettre d'exprimer... L'inexprimable.

Ainsi le choix de la posture de l'iceberg par sa portée poétique et suggestive ouvre un champ d'écoute, d'exploration inhabituel. Cela aurait pu être la posture de l'Homme, celle de celui qui est en quête. Qui naît au monde, *dérive* et agit au gré des courants et turpitudes autant intérieurs qu'extérieurs. Celui qui un jour ou l'autre pressent ou reconnaît qu'il Est, respire et vit. Celui qui découvre sa « forme », unique, singulière, issue d'une source primale et éprouve soudainement les palpitations de l'univers entier comme son propre battement. Se reconnaît de même essence que le monde qui l'entoure tel cet iceberg, fils des eaux... Homme, fils des eaux matricielles. Homme qui agit, qui tend à... Homme qui, en quête, pratique, observe et écoute assidûment. La posture de l'iceberg me semble un magnifique objet de perspective ; support, compagnon stable (*Sthira*) autant

---

<sup>1</sup> . Le Tantra de la Connaissance suprême (*Vijnânbhairava tantra*), ouv.cité.,p 92.

<sup>2</sup> . Mandukya Upanishad, traduit de l'anglais G.Farcet, ouv.cité.

que félicité, lumière et transparence. L'iceberg s'offre support symbolique, réalité poétique et puissance. Voué inévitablement à la disparition, voué à rejoindre les eaux qui l'entourent et le portent. Cette eau qui le compose ! Ma Amanda Moyi ne cessait de le répéter dans son enseignement spirituel « l'eau et la glace sont de toute éternité la même substance ; de même, si Dieu vous apparaît sous différents formes, Il n'en est pas moins Un ; sur le plan de l'action il apparaît multiple... »<sup>3</sup>. L'iceberg n'est qu'une manifestation, un état de l'eau et il m'éveille, m'incite **étrangement** à cette sensation intime ; je suis Cela, je ne suis qu'une manifestation de Cela. Ou, Cela se manifeste et agit en moi. La posture de l'iceberg s'énonce et vibre ainsi. Elle m'absorbe et me délie, me déborde. Elle me suggère et disparaît. Les mots, le signifié et le son sont comme des « matières » agissantes en soi ; elles nous ébrouent et laissent place alors à une nouvelle profondeur intérieure, un nouvel espace, une sorte d'immanence qui nous réduit au Silence.

Du Verbe au...silence.

La glace vibre-t-elle au son du OM ?

« Tout est contenu dans les Écritures et pourtant tout n'y est pas [...] il est certain que la réalité va bien au-delà des pensées et des paroles. On ne dit que ce qui peut être exprimé par les mots. Mais ce que la parole ne peut décrire, c'est Cela qui est. »<sup>4</sup>

Ainsi la posture de l'iceberg nous dit peut-être autre chose que ce que nous disent les mots ou images qui la composent. Humble tentative pour nous permettre de ressentir au plus intime de nous-mêmes, en béatitude, l'inexprimable néant, l'insondable et infinie réalité. Le tout.

- Qui es-tu ?

---

<sup>3</sup> . Mâ Ananda Moyî, *L'enseignement de Mâ Ananda Moyî*, traduit par Josette Herbert, Paris, éditions Albin Michel, 2004, p 303.

<sup>4</sup> . Mâ Ananda Moyî, *ouv.cité.*, p 316.

- Côté mer, je suis un bloc.
- Côté ciel, je suis un bout. Je suis fraîcheur et limpidité. Lumière et ténèbres. Je suis caresse vaporeuse et acerbe, et figé. Éphémère autant que mémoire éternelle. Désert blanc et refuge. Je suis une terre, je suis un monde. Je suis l'autre et moi-même, mer et ciel réunis, balayé par le vent.
- Je suis des entrailles azurées, un bloc côté mer, une lueur côté ciel.



Je resterais bien ainsi,  
posé éternellement entre deux pôles.  
Et, tel Icàre, incendié de multiples lueurs,  
je rejoindrais, ainsi, de toute part  
l'immensité.